

Mon cahier d'histoires n°2



Du 20^e Régiment d'Infanterie à MARMANDE,
je vous envoie ce Souvenir.

CENTENAIRE DE LA GUERRE 1914-1918
ÉDITION VILLE DE MARMANDE
COLLECTION ARCHIVES MUNICIPALES



Nous entrons dans la deuxième année de cette célébration avec l'horreur de cette guerre dont Charles Péguy, décédé au combat dès le 5 septembre 1914, va, dans un poème prémonitoire, célébrer la mort au champ d'honneur.

*« Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.
Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et l'argile plastique.
Heureux ceux qui sont morts dans une guerre antique
Heureux les vases purs et les rois couronnés. »*

Pourtant loin de ce lyrisme poétique et guerrier, la bataille de Verdun du 21 Février 1916 au mois de Décembre 1916 va représenter 300 jours et 300 nuits de combats acharnés, effroyables. 60.000.000 d'obus tirés par les artilleries soit 6 obus au m², des milliers de corps déchiquetés, environ 300.000 soldats français et allemands (160 000 Français, 143 000 chez les Allemands), portés disparus, morts, prisonniers dans des conditions effroyables.

Le quotidien des soldats : la boue. Leur vie, sans espérance, souvent la résignation à une mort inéluctable. Il s'agira de « l'enfer de Verdun ». Mais il y aura toujours un lyrisme descriptif, comme pour la désignation de la Voie sacrée, Via sacra, sous la plume de Maurice Barrès, laquelle permettra le ravitaillement en hommes et matériels de Verdun.

Puis la bataille de la Somme de juillet-18 novembre 1916 avec 20 000 morts britanniques en un seul jour pour atteindre 300 000 en fin d'offensive outre 170 000 allemands.

« On innove » avec des moyens de destruction modernes et massifs comme l'utilisation des blindés, des gaz... Voici la capacité destructive de l'homme élevée au rang de nécessité, son apogée, et la conduite d'une guerre quasi totale menant à la mort certaine et sans but précis des milliers d'hommes.

Nos alliés de toutes nationalités, les combattants des pays d'outre-mer, des colonies sont associés sans précaution à ces massacres effroyables et en conserveront ancrées en eux et dans l'histoire la plus profonde de leur pays ou de leurs territoires, les horreurs.

Que notre contribution qui s'inscrit dans la célébration nationale, puisse, à travers notre exposition même modeste, maintenir dans les esprits des générations, l'effrayante réalité de la guerre qui doit conduire la nécessaire recherche de la paix.

Que ces vers d'Apollinaire, le plus Français des Polonais, nous fasse réfléchir sur le sens de la vie :

*« Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
- Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur -
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie »*

Laurence Valay

Adjointe au Maire de Marmande

En charge de la culture et de la préservation du patrimoine

Le sourire d'Alice

Il pleut à verse de l'eau, des obus et des morts. Marcel zigzague entre la mitraille, enjambe les cadavres à moitié enfouis sous la glaise épaisse du champ de bataille, trébuche sur le sol évidé par les combats. Marcel a 22 ans, il est cuisinier militaire. Pas un choix, non, mais une incorporation obligatoire dans le 20^e régiment de ligne de Marmande pour cause de guerre et un poste que le jeune homme doit à son métier dans le civil : commis-boulangier. Mais façonner le pâton ou rabler le four n'aide pas à nourrir un régiment sous les coups des shrapnels.

Marcel regarde sa montre, 6h15. Depuis le début de la bataille de Verdun, le 21 février 1916, chaque aube tremble sous le pilonnage allemand, comme si la naissance du jour enfantait une promesse de mort. Ce matin, Marcel ravitaille la tranchée de première ligne en café, enfin « en caoua » dans l'argot du Poilu, une mixture teintée d'orge et de chicorée.

Deux obus allemands de 95 carambolent le sol et dispersent comme un écho des centaines d'éclats acérés. Tenant à bout de bras sa marmite, le jeune homme se protège derrière un bosquet d'arbres encore debout et regarde autour de lui : « *Il ne reste pas un brin d'herbe, se dit-il, juste une terre grise de poudre, sans cesse retournée par les obus. Des blocs de pierre cassés, émiettés, des troncs déchiquetés, des débris qui laissent supposer qu'il y a eu là une construction, qu'il y a eu des hommes. Comment des choses pareilles peuvent-elles se produire ?* ». Engourdi par la peur, Marcel accroche son esprit vers les courbes moelleuses de sa région natale et la chaleur lancinante du four à bois.



Il se revoit enfant lors de la grève des boulangers qui avait secoué la cité de la tomate le 29 juin 1904, se souvient de son père Antonin, âpre comme son pain noir, devant la boulangerie rue Puygueraud menant la fronde pour obtenir une baisse du prix de la farine. L'événement décida de son destin : Marcel deviendrait boulangier pour ressembler à ce père si courageux et la chose rendit

fiers ses parents, Antonin et Zénobie. Il revoit surtout le sourire étincelant d'Alice, cliente quotidienne du fournil, qui le troublait chaque jour davantage. Alice la solaire, venue avec tant d'autres à la gare à l'heure du départ au front pour saluer les soldats dans leurs beaux uniformes bleu et rouge. Deux ans déjà.



En guise de table, les soldats mangent sur des cercueils

Marcel s'extirpe de sa rêverie pour constater que la moitié de la marmite n'a pas résisté à son angoisse et que le caoua coule à ses pieds. Tant pis ! Même un peu c'est beaucoup pour les soldats dans la tranchée. Le jeune homme reprend sa course, quelques mètres encore sous le feu coupant de l'ennemi et Marcel se faufile à l'entrée du boyau, accueilli par un silence suspect et son « frère de guerre », Victorien, Marmandais lui aussi : « Tu arrives à point, Marcel. Ecoute le calme il ne durera qu'un instant, le pilonnage reprendra avant qu'on ait le temps de finir notre caoua... froid. Regarde notre installation. Nous sommes assis sur nos sacs, la pluie roule dans nos cous. On ramasse de pauvres corps d'où sortent des débris d'intestin et des morceaux de foie. On ne peut même pas s'attendrir ni même consoler les blessés que l'on sait perdus. Hier, un des nôtres, mort, bouchait le passage de l'assaut. On lui a grimpé dessus pour avan-

cer, à force de passer sur lui, on a usé ses vêtements et marché sur sa peau. Marcel, nous avons faim en ayant peu à manger, soif en ayant peu à boire, sommeil sans pouvoir dormir, froid sans pouvoir nous réchauffer, et des poux sans pouvoir toujours nous gratter... Mais je vais te dire la grande occupation de la guerre, la seule qui compte : nous avons peur. Marcel, essaie ce soir de nous amener du rab car mes gars chiquent du tabac pour tromper leur faim ou ramassent des bouts de viande avariée ». Marcel acquiesce, il fera son possible pour son ami et son unité. A l'inverse de Marcel, Victorien s'est engagé très jeune dans l'armée pour cicatriser un rêve, celui de devenir instituteur. Mais le peu de moyens de sa famille n'autorisait rien. Maintenant officier, Victorien endure la guerre avec audace, protège ses troupes et déverse sa rage au combat.

Il est temps pour Marcel de rejoindre l'arrière à cinq kilomètres de là pour préparer le rata. Des kilomètres qui comptent double sous le rugissement des 4000 bombes lancées par minute. « Essayer de ne pas mourir écrasé ou pulvérisé » pense à haute voix le jeune homme, oppressé dans sa course.

Enfin, il distingue les premiers contours du cantonnement, véritable plaque tournante où se croisent nouvelles recrues, soldats qui rentrent du front, blessés évacués.

Marcel retrouve ses compagnons de ravitaillement qui s'affairent déjà autour de la cuisine mobile. Installée sur une charrette, équipée d'une chaudière, de deux marmites et d'un four, la « roulante » se transforme au fil du conflit en trait d'union entre le front et l'arrière. Grâce à elle, les « hommes de soupe » s'approchent au plus près des tranchées. « Je reviens de la première ligne, explique Marcel à ses camarades, là-bas la faim tiraille les estomacs et la soif tarit les bouches, on va essayer de leur dégoter du rabiote et quelques bouteilles de « pinard ». Il faudra aussi dire à la bleussaille de bien suspendre leurs musettes en hauteur pour décourager les hordes de rats et amener des gousses d'ail que nos gars mettront dans leurs narines pour masquer l'odeur de décomposition des cadavres ».

La petite troupe de cuisiniers prend le chemin du magasin-dépôt pour récupérer les vivres, besogne où s'épuisent les dos, porteurs de denrées pour 250 soldats ; et chipe ici et là quelques kilos de rab. Car la ration officielle ne pèse pas lourd : 500 grammes de viande, 100 grammes de « fayots » ou de pommes de terre, du lard pour la soupe, un verre de mauvaise piquette et 700 grammes de « pain de guerre », sorte de biscuit sans levure, plus dur que la pierre mais de longue conservation.

Marcel allume la chaudière de la « roulante » pendant que ses compagnons remplissent d'eau les deux marmites de 175 litres, désossent et coupent en morceaux le bœuf, raclent le lard et trient les haricots. Il faut maintenant trois bonnes heures de cuisson. Le temps pour tous de s'accorder une respiration dans ce halètement continu et d'écrire quelques mots à leur famille. Le jeune homme prend un bout de crayon et arrache une feuille d'un petit carnet délabré.

« Petite mère,

Je continue de nourrir les Poilus avec presque rien. Nous recevons de la viande avariée et dans la majorité des cas il faut la jeter, il y a peu de légumes. Aussi les plaintes sont vives en ce moment. Des voitures-frigos devraient arriver jusqu'à nos cuisines, mais quand ?

Du coup la nourriture avant d'être stockée traîne au milieu de la poussière et des mouches. Chaque nuit, lorsque j'amène le ravitaillement en première ligne, je vois des divisions fauchées, des régiments anéantis et j'ai peur de perdre ma foi dans l'humanité, en moi-même, au bien qui existe dans ce monde. Il faudra après cette guerre une grande énergie pour se débarrasser de toute cette crasse qui écrase le corps et le cerveau. Merci de m'envoyer dans ton prochain colis un morceau de savon car nous continuons à n'en pas toucher, ou si peu que ça ne compte pas.

Ma petite mère, gros baisers pour toi et mon père. Et si tu vois Alice à la boulangerie, envoie-lui mon bonjour ».

Marcel plie soigneusement sa lettre en quatre et la glisse dans la capote de son uniforme, il la donnera demain au facteur militaire qui passe tous les matins au cantonnement, puis il rejoint la « roulante » et s'active aux ultimes tâches avant de repartir au front : vérifier la cuisson du rata, caser le pain dans des sacs de jute entre les quelques bouteilles en supplément, atteler les deux chevaux.

Un grondement lointain et régulier signale aux hommes que les bombardements ont repris, les fumées noires des explosions se distendent sur l'horizon. Comme chaque nuit, le ravitaillement va exténué de peur « les hommes de soupe ». Le convoi se met en branle en silence et atteint bientôt la tranchée de troisième ligne, « allez les gars encourage

Marcel, encore un effort, et les soldats de deuxième ligne pourront décharger la « roul... ». Le sifflement d'un obus coupe la parole du cuisinier, le projectile soulève et entrouvre la terre, essouche les troncs, alourdit l'air. Marcel, cerné par la poussière cendrée de l'explosion, sort de son étourdissement et compte ses compagnons : « *Aucun de nous n'est blessé. Grâce à quoi devons-nous la vie ?* ». Lentement les hommes se redressent, s'époussètent, se regardent. Les chevaux gisent à côté du trou d'obus, les marmites de la roulante sont renversées, les bouteilles de vin cassées, seul un sac de jute bourré de pain a résisté. Marcel s'en empare, le jette sur son dos. « *Il faut continuer, dit-il à sa troupe, coûte que coûte il faut arriver au front* ».

Le petit convoi se rapproche de la deuxième ligne mais le canonage s'amplifie avec maintenant des bombes à explosion retardée qui se figent dans le sol et crache la mort au bout d'une minute. La mitraille est insoutenable et chacun tente de se protéger comme il peut. Marcel trouve refuge dans une cagna, profonde de 50 centimètres, pas plus large que 2 mètres, recouverte de branchages et de boue séchée.

Terré au fond de l'abri le jeune soldat lâche son sac de jute et ré-apprivoise son souffle. Un parfum égaré, incongru dans ce chaos fétide, s'immisce alors dans les narines de Marcel. Un arôme de figes dodues, de sous-bois ombrageux, d'œufs frais. Ses pensées plongent



La cuisine roulante.

dans le jardin de ses grands-parents, en pente raide au-dessus de la maison. Enfant, il l'escaladait jusqu'à la source du haut et le redescendait aussi vite en suivant la cascade sinueuse de l'eau ; il roulait entre ses doigts les rares grains de raisins que lui accordait une vigne essoufflée et se tenait silencieux devant la sensualité discrète de la voisine qui tressait les cheveux de sa petite sœur. Marcel serre ses souvenirs entre ses bras pour se réchauffer et soumettre sa peur.

Le vrombissement des explosions ne s'interrompt pas, pourtant il faut s'extraire de la cachette et livrer, coûte que coûte, le reste de pain en première ligne. Le jeune homme sort de son abri sous une avalanche d'obus qui strie le ciel. Un demi-pas, puis un pas, encore deux... Le soldat marmandais ne voit plus que « *ses camarades étendus dont certains sont enfouis dans la boue d'où on n'aperçoit que la tête. D'autres plus loin, jetés dans un trou d'obus et qui perdent leur sang. D'autres enfin, couchés sur cette terre qui sera leur tombeau* ».

Plus que 300 mètres à parcourir, le jeune homme zigzague entre la mitraille, enjambe les cadavres, trébuche sur le sol. Le sac de pain est pulvérisé en premier. Puis un éclat d'obus fauche Marcel comme une serpe. Il tombe à genoux, se plie et s'effondre. Sa main, déjà lasse, effleure la lettre pour Zénobie, sa mère, et ses yeux se ferment sur un ultime fragment de vie : le sourire d'Alice.

Cette petite histoire dans la Grande Histoire met en scène des personnages fictifs. Seuls les passages en italiques, tirés de correspondances de Poilus, sont authentiques.



Un repas dans la tranchée.

Les forts des héros

La ville de Verdun est entourée de 22 forts, qui deviennent pendant la guerre des enjeux stratégiques. Trois d'entre eux, Vaux, Souville et Douaumont ont laissé leur nom dans l'Histoire.

Des hommes assoiffés

Construit au 19^e siècle, le fort de Vaux culmine à 350 mètres et domine une partie de la plaine de Verdun. En pleine guerre, en août 1915, un décret ordonne son désarmement. Seule une garnison de 298 soldats dirigée par le commandant Raynal et deux canons de 75 sont laissés sur place.

Repéré par les Allemands comme un tremplin stratégique pour lancer l'attaque finale sur Verdun, le fort est pilonné dès mars 1916.

L'assaut est donné le 1^{er} juin, il dure sept jours. Dès le 2 juin un obus fissure des citernes en béton et prive d'eau potable la garnison. Les soldats français tiennent une semaine sous un feu ininterrompu en buvant leur urine et en léchant l'humidité des murs. Dans l'impossibilité de recevoir des renforts, le commandant Raynal capitule le 7 juin et déclare: « *C'est la soif qui a fait se rendre mes hommes et non leur manque de courage* ». Fait prisonnier par l'armée allemande, Sylvain Raynal reçoit une épée des mains de Guillaume de Prusse pour sa vaillante résistance.

Du 9 mars au 7 juin, le fort de Vaux a reçu sur ses flancs 8 000 obus par jour. Il est repris par l'armée française le 3 novembre 1916.



Des sentinelles gardent le fort de Vaux.

Le pigeon de la dernière chance

Pendant la Grande Guerre, les pigeons voyageurs sont utilisés par l'armée française à la transmission de messages. Certains d'entre eux ont même reçu une décoration au même titre que les soldats. C'est le cas de Vaillant, matricule 787.15, dernier pigeon du fort de Vaux que le commandant Raynal lâche le 4 juin à 11h30 avec le message suivant : *« Nous tenons toujours, mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées très dangereuse. Il y a urgence à nous dégager. Faites-nous donner de suite toute communication optique par le fort de Souville qui ne répond pas à nos appels. C'est mon dernier pigeon »*. Vaillant, gravement intoxiqué par les gaz, arrive à moitié mort à son destinataire. Mais il survécut encore quelques années et coula des jours heureux dans son colombier.



Le pigeon Vaillant.



Sylvain Raynal et le chien Quiqui.

Quiqui le cocker

Recueilli par le commandant Raynal et sa garnison, le chien Quiqui joue un rôle important dans le moral des troupes, comme l'explique le commandant Raynal dans ses carnets de guerre : *« Ce bon chien a toutes les qualités : il sait se taire, il est très propre et rien ne l'effraie. Au début du siège, chaque grenade qui éclate chez nous le fait bondir et se lancer vers l'endroit où elle est tombée. Comme il ne trouve rien à ramasser et qu'il revient toujours bredouille, il renonce à sémouvoir et attend, tranquillement assis sur son derrière, que cesse la pluie de fer. Brave Quiqui, qu'on*

m'excuse de parler si longuement de lui ; il a été l'unique joie d'un enfer dont il a partagé toutes les souffrances et tous les dangers ».

Tenir le fort

Place stratégique pour déferler sur Verdun, le fort de Souville fait l'objet de toutes les attentions allemandes... et de tous les bombardements.

Lorsque le 11 juillet 1916, le lieutenant Kléber Dupuy arrive dans le fort de Souville, il découvre une poignée de soldats intoxiqués par les gaz. Il prend aussitôt le commandement des rescapés, dégage les issues souterraines, postent des hommes armés et fait évacuer le plus grand nombre possible de malades et de blessés.



Toute la nuit suivante, le pilonnage devient « inouï » et dès l'aube la troupe allemande atteint les abords du fort.

Avec sa poignée d'hommes, le lieutenant Dupuy s'élance dans une violente lutte à la grenade, à la mitrailleuse et au corps à corps. A 21h30, à force de courage, Kléber Dupuy et ses soldats font reculer l'ennemi.

Le fort de Souville échappe aux Allemands. « *Qui a sauvé le fort ?* témoigne un commandant français, un jeune et admirable lieutenant d'infanterie ».

Un homme ordinaire

Henry Cabrol, originaire du Tarn, occupe le poste de coureur à Souville, c'est-à-dire de porteur de messages. Le 11 juillet 1916, Cabrol livre au commandement la missive écrite par le lieutenant Dupuy : « ... A Souville, tout est bouleversé. Le commandant du fort est intoxiqué ; la garnison hors de combat. Sauf ordre contraire, je reste au fort et j'en assure la défense ». Les allers-retours d'Henry Cabrol s'effectuent sous un déluge d'obus de 380 et 420 qui pilonnent les lieux sans interruption.

En avril 1917, il s'illustre, toujours au côté du lieutenant Dupuy dans la conquête des Monts de Champagne qui consolide l'avancée française sur les troupes allemandes.

Le 31 mai 1918, lors de la seconde bataille de la Marne, il sauve son ami Dupuy, devenu capitaine, grièvement blessé et laissé pour mort dans une grange, en le portant sur son dos pour le mener à l'Etat-Major. Grâce à son courage, Henry Cabrol obtient trois citations dans l'ordre de la brigade, du régiment, de l'armée. Mais ce n'est que le 25 juin 1965, un an avant sa mort, qu'il reçut la Médaille de Verdun. Henry Cabrol, un homme ordinaire, était enfin reconnu comme un homme extraordinaire.



Henry Cabrol en 1965.

Douaumont à tout prix

Le fort de Douaumont est le plus puissant ouvrage de la place de Verdun et une prise capitale pour l'état-major germanique. Quatre jours après le début de la bataille, le fort est aux mains des Allemands. Le 25 février, toutes les cloches de Berlin annoncent la chute de Douaumont et les journaux titrent : « Douaumont ist gefallen », (Douaumont est tombé).

Plusieurs tentatives de reconquête échouent jusqu'au 24 octobre 1916. Ce matin-là, un millier d'hommes sortent des tranchées pour assaillir le fort. Ils portent la bannière du régiment d'infanterie coloniale du Maroc (RICM) et sont renforcés par un bataillon sénégalais et trois compagnies de Somalis. Le temps brumeux les oblige à s'orienter à la boussole sous le pilonnage incessant de la défense allemande.



Une entrée du fort après un bombardement.

En quelques heures, le fort est repris par les Français mais au prix de pertes considérables : 852 tués, blessés ou disparus. Le 6 novembre 1916, le Président de la République, Raymond Poincaré décore, fait rare, le drapeau du RICM de la Légion d'honneur.

Lieux de mémoire

Douaumont abrite un ossuaire c'est-à-dire une nécropole nationale qui fut conçue juste après la bataille de Verdun.

Un cloître de 140 mètres accueille les tombeaux de 130 000 soldats inconnus, français et allemands. En face de l'ossuaire reposent dans un immense cimetière les tombes individuelles de 16 142 soldats français.

À côté, le Mémorial de Verdun porte témoignage de l'engagement et des souffrances des combattants de la Grande Guerre en présentant de riches collections d'objets militaires et des documents rares.



L'ossuaire de Douaumont.

La récré intelligente

La bataille de a été une des plus longues et meurtrière de la Guerre. Elle a débuté le 21 février et a duré presque une année. En seulement jours, les allemands s'emparent du fort de C'est le général qui prend le commandement de l'armée française et qui veut défendre coûte que coûte cette ville. villages seront détruits durant cette bataille qui fera en tout victimes (tués, blessés, disparus tant côté français qu'allemand).

Le front totalise kilomètres de tranchées. Afin d'éviter les tirs en enfilade, les tranchées sont creusées en La, le froid, la faim, les et les sont toujours présents dans les tranchées. Durant les quelques moments de pause, les soldats rédigent du pour leur famille, fabriquent divers à partir des cartouches et des, on appelle ça l'..... de tranchée.

Utilisez les mots suivants pour compléter le texte ci-dessus : 700 - Grande - cinq - Douaumont - 1916 - Pétain 700 000 - zigzag - courrier - peur - Neuf - poux - Verdun - objets - obus - artisanat - rats

V	E	R	D	U	N	F	L	E	U	R	Y
A	E	E	O	R	N	E	S	R	A	T	S
U	L	C	U	M	I	E	R	E	S	R	N
X	G	O	A	R	T	I	S	A	N	A	T
B	P	E	U	R	O	B	U	S	Y	N	R
E	V	D	M	V	U	F	O	R	T	C	O
A	I	E	O	P	E	T	A	I	N	H	U
U	C	T	N	A	N	M	F	I	N	E	S
M	T	R	T	C	A	N	O	N	M	E	T
O	I	U	F	R	O	I	D	N	M	S	I
N	M	I	H	A	U	M	O	N	T	R	R
T	E	T	B	E	Z	O	N	V	A	U	X

Retrouvez les mots cachés dans la grille de lettres : AN -ARTISANAT – BEAUMONT – BEZONVAUX
CANON – CUMIERES – DETRUIT – DOUAUMONT – FAIM – FIN - FLEURY – FORT
FROID – HAUMONT – LOUEMONT – OBUS – ORNES – PETAIN – PEUR –RATS – TIR
TRANCHEES –TROUS – VAUX – VERDUN –VICTIME

Les lettres restantes permettent de trouver le nom d'un des as de l'aviation : **GUYNEMER**

Testez vos connaissances

1. Au cours de quel siècle la Grande Guerre a-t-elle eu lieu ?
2. Combien d'années a-t-elle duré ? (Précise les années)
3. Quel assassinat déclenche la première guerre mondiale ?
.....
4. Qui était Président de la République à cette période ?
.....
5. Qui était le maire de Marmande en 1916 ?.....
6. Contre quels pays la France s'est-elle battue ?
7. Quels pays ont combattu aux côtés de la France ?
8. Dans quels endroits de France les combats ont-ils été les plus violents ?
.....
9. Cite des noms de batailles en France :
.....
10. Quel est le surnom donné aux soldats de cette guerre ?.....
11. Comment s'appelle la tenue portée par les soldats en 1914 ?
12. De quelles couleurs la tenue est-elle en 1916 ?
.....
13. Y a-t-il encore des soldats de cette guerre en vie ?
14. Combien de soldats français ont été tués durant la guerre ?
15. Combien de soldats marmandais ?
16. Par quels moyens, les soldats essayaient-ils de se protéger ?
.....
17. Quelles armes utilisaient-ils ?
.....
18. Comment était la vie dans les tranchées ?
.....
19. Qui remplace les hommes partis au combat dans les fermes et les usines ?
.....
20. Quel monument commémorant les soldats morts durant la guerre connais-tu à Paris ?
.....
21. Dans les communes, où trouve-t-on la liste des soldats décédés pendant la guerre ?
.....
22. Où se situe le Monument aux Morts de Marmande ?
.....

Chronologie de la Grande Guerre

28 juin 1914 > Assassinat à Sarajevo de l'héritier de l'Empire austro-hongrois, François-Ferdinand, par des nationalistes serbes.

1^{er} août 1914 > Par le jeu des alliances entre pays, toute l'Europe plonge dans la guerre.

3 août 1914 > L'Allemagne déclare la guerre à La France.

6-10 septembre 1914 > Bataille de la Marne

22 avril 1915 > 1^{ère} utilisation des gaz asphyxiants à Ypres

23 mai 1915 > L'Italie entre en guerre aux côtés des alliés
(France, Angleterre, Russie)

21 février 1916 > Début de la bataille de Verdun

1^{er} juillet 1916 > Début de la bataille de la Somme

18 novembre 1916 > Fin de la
bataille de la Somme

18 décembre 1916 > Fin de la
bataille de Verdun

8-12 mars 1917 > Début de la
Révolution russe

2 avril 1917 > Les Etats-Unis
entrent en guerre

20 mai 1917 > Mutinerie dans
l'armée française

23 mars 1918 > Début des
bombardements de Paris par le canon
allemand « La Grosse Bertha »

3 novembre 1918 > L'Autriche-
Hongrie signe l'armistice à Villa Giusti
(Italie)

9 novembre 1918 > Abdication
de l'empereur allemand Guillaume II.
Proclamation de la République allemande

11 novembre 1918 > L'Allemagne
signe l'armistice à Rethondes



4 années, 4 expositions

La Ville de Marmande célèbre
le centenaire de la Grande Guerre
avec quatre expositions aux archives municipales

De Sarajevo à la Mer du Nord

11 novembre 2014 > 31 octobre 2015

Des tranchées à l'enfer de Verdun

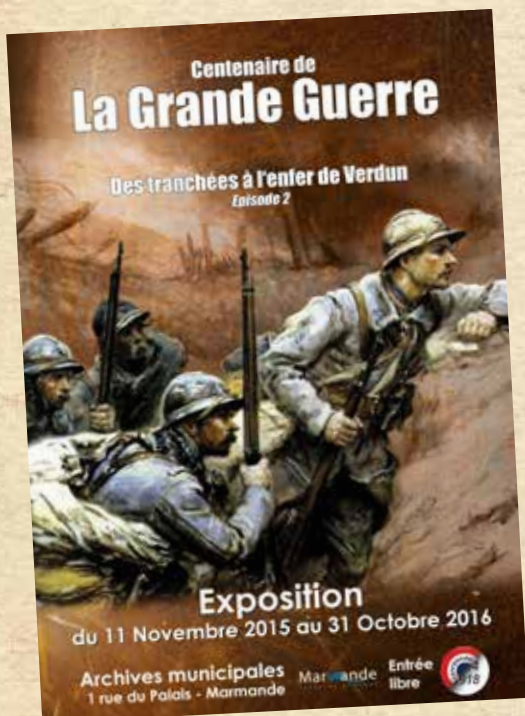
11 novembre 2015 > 31 octobre 2016

Le deuxième front : la vie à l'arrière

11 novembre 2016 > 31 octobre 2017

1917 / 1918 : du doute à la victoire

11 novembre 2017 > 30 novembre 2018



Exposition du 11 novembre 2015
au 31 octobre 2016

Ouverture au public du lundi au vendredi
de 14h à 17h

Archives municipales de Marmande

1 rue du Palais

Tél. 05 53 93 47 24

mairie-marmande.fr

facebook.com/villedemarmande

Marmande
TERRE DE GARONNE

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2	—	4
2	—	6
2	—	8
2	—	10
2	—	12
2	—	14
2	—	16
2	—	18
2	—	20
2	—	22
2	—	24

5 fois	1 font	5
5	—	10
5	—	15
5	—	20
5	—	25
5	—	30
5	—	35
5	—	40
5	—	45
5	—	50
5	—	55
5	—	60

8 fois	1 font	8
8	—	16
8	—	24
8	—	32
8	—	40
8	—	48
8	—	56
8	—	64
8	—	72
8	—	80
8	—	88
8	—	96

3 fois	1 font	3
3	—	6
3	—	9
3	—	12
3	—	15
3	—	18
3	—	21
3	—	24
3	—	27
3	—	30
3	—	33
3	—	36

6 fois	1 font	6
6	—	12
6	—	18
6	—	24
6	—	30
6	—	36
6	—	42
6	—	48
6	—	54
6	—	60
6	—	66
6	—	72

9 fois	1 font	9
9	—	18
9	—	27
9	—	36
9	—	45
9	—	54
9	—	63
9	—	72
9	—	81
9	—	90
9	—	99
9	—	108

4 fois	1 font	4
4	—	8
4	—	12
4	—	16
4	—	20
4	—	24
4	—	28
4	—	32
4	—	36
4	—	40
4	—	44
4	—	48

7 fois	1 font	7
7	—	14
7	—	21
7	—	28
7	—	35
7	—	42
7	—	49
7	—	56
7	—	63
7	—	70
7	—	77
7	—	84

10 fois	1 font	10
10	—	20
10	—	30
10	—	40
10	—	50
10	—	60
10	—	70
10	—	80
10	—	90
10	—	100
10	—	110
10	—	120